

Le plaisir du son

François-Bernard Mâche, compositeur, vient de bénéficier en 1978 d'une bourse annuelle d'aide à la création musicale. Né le 4 avril 1935 à Clermont-Ferrand, François-Bernard Mâche a mené parallèlement des études littéraires et musicales. Ancien élève de l'École Normale Supérieure de la rue d'Ulm à Paris, il est reçu à l'agrégation de lettres en 1958 et entre à la fin de cette même année au conservatoire de Paris pour suivre la classe d'Olivier Messiaen. Il rejoint également à cette époque Pierre Schaeffer pour fonder le GRM (Groupe de Recherche Musicale) auquel il restera attaché jusqu'en 1963. En 1960, il obtient un prix de philosophie de la musique dans la classe de Messiaen et en 1963 le prix de la 3^{ème} biennale de Paris, avec Safous Mélé. Hermann Scherchen l'invite en 1965 à venir travailler dans son studio de Gravesano dans le Tessin et la Radiodiffusion polonaise le convie à réaliser une œuvre dans ses studios électroniques en 1966. Depuis 1968, François-Bernard Mâche est professeur en classes terminales et préparatoires au lycée Louis-le-grand à Paris. En 1974, la Sacem lui décerne le prix de composition Georges Enesco et en 1977, il reçoit de la R.A.I. le prix Italia pour son œuvre radiophonique « Cassandra », il parle avec Domitille Roy de lui, de la musique, de la Grèce.

D.R. François-Bernard Mâche, c'est la deuxième année que le Ministère de la Culture et de la Communication accorde des bourses à des musiciens pour qu'ils puissent se consacrer exclusivement à la création. Vous êtes avec Yoshihisa Taira et Pierre Henry l'un des trois bénéficiaires de cette mesure en 1978. Comment comptez-vous utiliser votre temps ?

François-Bernard Mâche: « en jouant le jeu, c'est-à-dire en ne faisant que de la musique. Et ce sera la première fois depuis l'âge de 20 ans. Il se trouve que j'avais accepté plusieurs commandes alors que je ne savais pas que j'aurais cette facilité pour les faire. Je vais donc pouvoir tenir les délais que je m'étais fixés pour écrire une œuvre pour petit ensemble, une œuvre pour bande et petit ensemble et une œuvre pour orchestre et chœurs qui, à elle seule, pourrait suffire à remplir mon année.

J'ai aussi l'espoir de pouvoir avancer des projets de théâtre musical qui justement exigent une continuité dans le travail en commun avec les acteurs et le metteur en scène, ce qui n'est pas compatible avec mon métier de professeur.

D.R. Vous êtes pour le public un peu un cas à part, avec peut-être un ou deux autres compositeurs. Vous êtes un universitaire dont l'activité principale est

l'enseignement. Vous alliez à la connaissance de la musique tout ce bagage culturel où l'amour de la civilisation grecque a une grande place. François-Bernard Mâche, qui êtes-vous ?

François-Bernard Mâche : L'aboutissement provisoire d'une lignée de musiciens qui m'a fortement engagé à éviter une carrière qui était très difficile à l'époque et qui le reste aujourd'hui. J'ai donc eu la chance d'être incité à poursuivre des études qui m'ont donné une culture générale en effet un peu plus large que celle que reçoivent la plupart des musiciens.

Il se trouvait que j'aimais aussi beaucoup les études littéraires, mais pour moi, il n'y a jamais eu d'hésitation. J'ai toujours su que je me destinais à être musicien. Ce n'était pas douteux, mais j'ai pu réfléchir sur cette attirance spontanée alors que d'autres qui se consacrent à une carrière d'instrumentiste, sont pris dès l'enfance dans un engrenage tel, que la réflexion n'intervient que très longtemps après.

D.R. Pourriez-vous dire de vous ce que m'a confié un jour un autre musicien qui à cinq ans déjà, affirmait à ses parents qu'il serait compositeur ?

François-Bernard Mâche : Oui, bien sûr. Être compositeur, c'était à la fois pour moi une façon de poursuivre une tradition familiale et d'entrer dans une existence mythique, celle de la création.

D.R. Quels sont pour vous les rapports entre les mots et les sons ?

François-Bernard Mâche : Ils sont, comme pour tous nos contemporains, tellement mauvais qu'il m'est pour l'instant impossible de faire chanter un texte. Toutes les fois que je me suis servi de la voix, c'était une voix qui n'articulait pas un texte intelligible.

D.R. N'avez-vous jamais eu pourtant une tentation littéraire ?

François-Bernard Mâche : Si bien sûr, j'ai même un moment pu faire lire à la Radio des poèmes, mais c'est une phase totalement effacée de mon histoire. Me fixer définitivement sur la musique, c'était en quelque sorte repousser le langage. La musique n'est pas un autre langage pour moi, elle est le contraire.

D.R. L'anti-langage ?

François-Bernard Mâche : Absolument. Je ne pense pas du tout qu'elle soit un

langage même si l'on étend ce concept, comme cela se fait couramment depuis qu'il y a une sémiologie, à d'autres codes non linguistiques. J'ai fait des analyses démarquées de la linguistique pour montrer que l'essentiel de la musique n'est pas ce qui est codé et codable. La musique a un sens, mais ne signifie rien. Elle n'est pas un langage dans la mesure où la communication n'en est qu'un sous-produit; elle n'est pas faite pour communiquer, du moins pas entre les hommes. Elle est faite pour permettre à l'humanité de communiquer avec le monde et éventuellement de trouver un accord, une façon d'accepter ce monde où elle vit ou bien d'en rêver un autre, ce qui l'entraîne, dans ce cas, à en refuser une partie. La musique, je crois, a pour fonction de chercher un accord sonore avec l'univers. C'est le vieux rôle magique qu'elle a depuis toujours et qui n'a pas foncièrement bougé depuis qu'on l'exerce dans des salles de concert. Parce qu'une musique réussie est un contact profond avec le monde ; c'est une opération de magie ; sinon elle reste un divertissement, un bibelot de salon, et cela ne va pas plus loin. Je crois que la musique, et les arts en général répondent mieux que les religions aujourd'hui au sens du sacré, si l'on entend par là le sens de la solidarité de l'homme et de l'univers. Au lieu de le situer à part, en dehors, la musique unit l'homme au monde, et d'abord au monde des bruits qui nous entourent. Je cherche dans la musique quelque chose qui soit une expression immédiate, à l'inverse du langage, quelque chose qui touche les couches inconscientes de la personnalité.

Dans la mesure où par exemple la poésie se sépare de cet usage utilitaire du langage, elle se rapproche de la musique, mais d'une certaine façon, elle est à mi-chemin sur le plan des moyens.

D.R. : Ce qui vous attire dans le théâtre musical c'est précisément cela ?

François-Bernard Mâche : non, ce qui m'intéresse dans cette expérience particulière c'est l'aspect visuel du son, la musique restant l'essentiel. Je ne crois pas du tout au spectacle total, au sens d'une combinaison égale du son et des mots, et je vous l'ai dit précédemment, je ne peux pas faire chanter un texte.

D.R. Et l'Opéra ?

François-Bernard Mâche : L'Opéra suppose un sujet, c'est-à-dire encore un texte et puis je n'aime pas réellement ce genre musical. Parmi les opéras du répertoire, il y en a 4 ou 5 que j'aime en totalité, mais pas beaucoup plus.

D.R. : Lesquels?

François-Bernard Mâche : L'Orfeo de Monteverdi, Boris Godounov, Pelléas, Tristan et puis après, je commence à avoir des doutes...

D.R. : Je crois savoir que vous avez une petite fille qui s'appelle Danaé. ce n'est pas par hasard, je suppose. Une pièce de vous qui porte le même nom a été jouée récemment au festival de Printemps. Cette œuvre est dédiée à Xenakis. Chez vous j'aperçois des amphores. Quand on vous parle, la Grèce est omniprésente. Expliquez-moi cela.

François-Bernard Mâche : Cet amour de la Grèce a connu deux phases bien distinctes. Une phase classique qui est une survivance de l'esprit de la Renaissance où les études grecques faisaient partie de la bonne éducation. Il se trouve que j'y ai cru. La Grèce représentait pour moi une sorte de mirage culturel.

Et puis il m'est arrivé en 1954 une chose étonnante, je suis allé à Athènes, et brusquement tout ce qui était pour moi un musée intérieur s'est mis à vivre. Imaginez que vous allez dans un musée et que les statues s'animent, parce que la langue grecque est restée bien vivante.

Avant de partir, j'avais préparé mon voyage en m'initiant au grec moderne de façon à pouvoir tout de suite essayer de confronter l'expérience scolaire et l'expérience réelle.

D.R. : Et la musique dans tout cela ?

François-Bernard Mâche : Il y a peut-être, si je cherche bien, une influence extrêmement lointaine de la Grèce dans ma musique. Le contresens qu'on a fait sur la Grèce, c'est de la tenir pour la patrie du rationalisme et de la logique, à travers le XVIIIème siècle français et surtout le XIXème siècle allemand. On s'est forgé une Grèce complètement mythique. Quand j'ai eu ce contact direct avec ce qui en Grèce, survit de l'Antiquité, j'ai réellement ressenti ce que pouvait être la naissance du rationalisme grec. C'était un pays qui était totalement fou et sauvage, comme tous les autres pays de son époque, mais il est le seul à avoir réellement lutté, à avoir fait cette espèce d'effort sur lui-même. C'est un pays qui ne pratiquait pas du tout la logique, même s'il l'a créée. Les Grecs ont toujours été profondément fantaisistes et imaginatifs. Mon goût pour les sons bruts, mon goût pour Varèse, mon goût pour une musique essentiellement physique et non pas intellectuelle, rejoint cette façon de sentir la Grèce qui n'est pas le domaine des idées pures, mais le domaine de l'Harmonie entre les tensions internes, la coexistence difficile et dynamique entre ce qu'il y a de folie en nous et ce qu'il peut y avoir de contrôle conscient.

D.R. : Quelle est la part de la Grèce dans votre œuvre "Danaé" ?

François-Bernard Mâche : J'ai écrit cette œuvre avant de lui chercher un titre. Et comme il y avait à un moment une espèce de crépitement de petits tambours à boules fouettantes, que j'avais fait construire à l'imitation de tambours du Népal, je me suis dit que cela ressemblait à une pluie et j'ai pensé à la légende de Danaé où il y a une histoire de pluie d'or sur des murs de bronze. Ce n'est pas l'histoire qui a donné naissance à l'œuvre, c'est le titre qui est venu à partir d'une des caractéristiques de l'œuvre.

D.R. : Une des pratiques, chez vous, qui est assez intéressante, c'est l'utilisation de la bande magnétique dans vos œuvres à partir de sons bruts qui s'intègrent à la partie instrumentale, un peu comme les collages photographiques dans certaines toiles contemporaines.

François-Bernard Mâche : Oui, je suis le seul à le faire dans cet esprit qui part d'un refus des catégories habituelles et en particulier de l'opposition classique: "culture/ nature"[Au départ il y a dans cette attitude une certaine volonté de manifeste, et le désir d'illustrer une conviction que j'ai profondément : la musique n'est pas une création de l'esprit humain, elle est une donnée inscrite dans notre patrimoine biologique le plus archaïque. Plus profondément, ce qui m'intéresse, c'est le contact avec le monde qui existe. J'appartiens à la première génération qui a pu intégrer et manipuler les sons réels. Cette utilisation introduit un nouveau rapport fondamental entre la conscience du musicien, la conscience de l'auditeur en général, et le monde. Ce que j'essaie de manifester, c'est l'importance capitale qu'a prise cette présence du monde. Depuis le XVIème siècle, on a fait une musique qui était une vue de l'esprit à partir d'éléments, une combinatoire, (quelles que soient éventuellement les perspectives esthétiques) et pour la première fois, on peut procéder à l'inverse, c'est-à-dire qu'au lieu de bâtir en ajoutant des notes, on peut dégager la musique à partir du monde sonore qui nous environne. Nous pouvons arriver à extraire notre musique de ce bloc sonore dans lequel nous vivons au lieu de la construire comme une architecture factice.

D.R. : Vous êtes un solitaire, François-Bernard Mâche, et pourtant par votre activité d'enseignant, vous êtes en contact permanent avec les autres. Il y a là une contradiction que j'aimerais que vous m'expliquiez.

François-Bernard Mâche : Je suis solitaire par rapport aux préoccupations de beaucoup de compositeurs, mais cette solitude n'existe pas, dès que j'ai l'occasion

d'être devant un public de non-spécialistes. Par exemple "Da Capo " qui a été donné en Avignon il y a deux ans a touché très facilement les gens du fait que ce n'est pas une musique qui part d'hypothèses, de concepts abstraits, mais qui se crée les concepts dont elle a besoin pour opérer à partir d'un contact direct et physique avec le son.

D.R. : Le spectacle a été écrit pour quelle formation?

François-Bernard Mâche : Il y avait plus de 150 instruments différents, tous hétéroclites, la collection complète de tous les instruments anciens que l'on possède depuis la bombarde nicolo jusqu'au hautbois du Poitou sopranino, et tout un décor de gadgets sonores que j'avais fait construire.

D.R. : En dehors du clavecin, pour lequel vous avez une tendresse particulière, quels sont les autres instruments que vous préférez ?

François-Bernard Mâche : Je me suis servi de presque tous les instruments, quoiqu'une des rares choses que je n 'ai pas faites encore, c'est une œuvre pour cordes seules. Sinon je ne considère aucun instrument comme périmé. Je crois même que c'est assez prétentieux de la part d'un compositeur de condamner certains instruments. Cela sous-entendrait que son imagination lui présente un monde sonore qu'il n'a pas les moyens de réaliser, mais je suis assez sceptique, même dans le cas d'un musicien comme Varèse par exemple, qui s'est toujours plaint de n'avoir pas les moyens de ses idées. En effet, ma façon de concevoir, est une imagination à partir d'un point d'appui réel, d'un modèle sonore : même lorsque je me sers d'instruments seuls, sans bande magnétique, mes idées musicales partent très souvent d'une vue du monde sonore réel, et d'une analyse de ce monde. Donc, je doute beaucoup qu'on puisse rejeter les instruments classiques sous prétexte que ce que l'on conçoit mentalement ne peut être réalisé avec eux. Je ne crois pas à cette vue très idéale du génie qui tire tout de sa tête. Ce n'est pas de cette façon que cela fonctionne, et en tout cas, ce qu'il y a dans notre tête, qu'elle soit géniale ou pas, nous vient, consciemment ou non, du monde extérieur.

L'instrument n'a jamais été un but pour moi, même quand je fais une œuvre pour soliste, je ne pense pas d'abord à l'instrument, mais ce qui m'intéresse, c'est que l'interprète regarde du même côté que moi, qu'il comprenne à travers la partition et éventuellement nos conversations, ce que je veux créer comme réalité sonore.

D.R. Vous êtes un des rares compositeurs pour qui il existe une notion de plaisir

dans la musique, je dirais même que l'on trouve chez vous une certaine joie. C'est très rare, car je crois qu'on l'a perdue.

François-Bernard Mâche : Peut-être, mais j'ai aussi écrit des musiques qui pouvaient être très dures et désespérées, cependant je m'aperçois en réécoutant, quand cela m'arrive, mes œuvres récentes, qu'il y a une espèce d'euphorie qui se dégage maintenant de cette musique. Je ne sais pas du tout à quoi elle tient, car je suis d'un tempérament plutôt pessimiste.

D.R. : C'est la lumière de la Grèce ?

François-Bernard Mâche : Oh ! mais la Grèce est un pays éminemment tragique. Il y a une chose très belle de Sappho qui après avoir exprimé, comme tous les Grecs, l'amour de la lumière, avoue une espèce de lassitude. Elle dit quelque part : " Je ne sais pas ce qui me prend, une sorte de désir de rendre visite aux roseaux de l'Achéron et de fuir la lumière. Cela existe aussi en Grèce, ces ombres, mais ma musique pour l'instant a peut-être plus de lumière que d'ombre.

D.R. : J'aimerais à présent vous poser une "question-fiction": vous m'avez dit tout à l'heure que ce sera la première fois que vous allez pouvoir vous arrêter d'exercer votre métier principal qui n'est pas celui de musicien, pour vous consacrer entièrement à la musique, ce qui n'est pas le cas des autres compositeurs qui, pour la plupart, exercent des activités musicales annexes (pédagogie, direction d'orchestre, etc...). Est-ce que vous pensez qu'au terme de cette année, il y aura à la suite de cette rupture, quelque chose de changé en vous ? Est-ce que vous pensez que vous ne serez plus jamais comme avant ?

François-Bernard Mâche : N'exagérons pas ! Mais il m'est difficile de deviner la réponse, car c'est une sorte d'aventure que je souhaite à beaucoup d'autres compositeurs de pouvoir vivre.

Culture et communication n° 9, juin 1978, Paris, Ministère de la Culture.
Entre l'observatoire et l'atelier, éd. Kimé, Paris 1978, ISBN2-84174-112-5